

En lieu sûr

Marc Vaillancourt

Number 114, Fall 2007

Sécurité / Surveillance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14127ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaillancourt, M. (2007). En lieu sûr. *Moebius*, (114), 141–145.

MARC VAILLANCOURT

En lieu sûr

À Raymond Martin

I – Bienvenue au séjour de mon incertitude. Voici mes couteaux repassés, l'arête tranchante des papiers, la pâte levée des souchets du Cynthe! Sans concessions le crible a fait, de peu de temps, son œuvre, son œuvre immense. Je ramasse un fretin d'instant, des germes d'actions mortes sur le sol noir. Des miettes incompréhensibles.

Un vase en miettes, ses fleurs mourantes dans la flaque; la fleur secrète, centrale, disparue, évaporée. Déjà l'absence me guettait, belle et vive – déjà friables, mes demeures, et friands mes désirs!

II – J'avais reçu en héritage une haute horloge à balancier : sa colère scieuse de long aurait-elle raison du temps, pour que son bran ne me décline plus ? Pourtant j'aimais sa malveillance, son gros œil qui cligne.

Mon ennemie la plus légitime était la table ; le plus ignoble, le haut miroir monté, comme on dit des mauvaises herbes, en graine, en psyché : mon âme, hors de reflet, ma parole hors d'haleine.

J'aimais leur mutisme souverain, leur attention passionnée à tout noter et ne rien dire de clair.

Centrale, la table entendait ordonner mes attitudes quand je tournais le dos au miroir ; j'aimais encore ce climat de méfiance. Aujourd'hui le vide a gravé mon nom, la glace a figé mes fantômes dans la banquise du ressouvenir. Le vide a creusé tels noms d'amours perdus, puis le mien par-dessus, calligraphié : une bâtarde fantastique repassant toutes les lettres au canif, puis à la torche. Ce texte est infini ; infinis les commentaires, infinie l'illustration, infini l'apparât critique : infinis les repentits et les variantes échappées à la mémoire.

*

III – La vieille amie, la sournoise : Bélus dormait dans ses murailles, qu'elle semblait gonfler en expirant, comme la toile sainte des saints tabernacles. Entre le silence végétal des livres aux exfoliations de papyrus et le murmure foliocole des tiges à venir, le chant enté sur l'inquiétude, la sève des langues circulait. J'aimais ce creuset ouvrier ; j'aimais le fût vivant, la vivante colonne unique du silence, qui soutenait un ciel étoilé de ses soupirs de reine affligée. Ses brocards à mon endroit, qui me mettaient la tête à l'envers quand je creusais au fût l'inquiétude, je les dépassais pour déboucher, déshérité, aux antipodes du langage, sa racine et son accomplissement !

Et ses désastres improbables, ses promesses de breuvages, ses philtres magiques, ses dragées amatoires ; et ce puissant alcool, distillat sourd de la solitude à tue-tête, qui me dictait, que je notais à l'encre sympathique, quelque chant insensé à repasser, pour le nier, à l'acide révélateur des lendemains clairs, d'un seul instant lucide, et l'instinct qui prévale : brûler tout cela. Et les livres.

Il y avait encore je me souviens l'ombre inquiète à mes pieds. Bavarde si je l'ignorais, jactant toujours de biais, commentatrice malveillante de ma paresse. Brisant à l'envi mes siestes verticales. Vendangeuses des grappes de mes velléités, revendeuse les jours d'hiver du gros bleu comme le sang noble de mes intentions chevaleresques.

Étrangement, j'aimais ce manège de mauvaise amante.

IV – Hui tout a disparu ; jusqu'aux fontaines des orages, et le tonnerre pinçant les cordes de la pluie, jusqu'à la chanson en larmes sur les joues de la vitre reprise aux refrains des musiques d'eaux. Jusqu'aux silence, labyrinthe sans limite, sans plan et sans issue.

J'étouffe ici, et pour personne : pour ce dieu, ni promesse ni remords, espérance ni regret ; pour ce dieu dans l'air inaccompli, quand il me dévisage, pressant et invisible : angoissant de n'exister peut-être pas, ou par intermittence, qui exige de moi un surcroît d'âme, quand il éclate vitre et miroir et veut couper mes veines à l'isthme de mes grêles poignets ! Hui, je ramasse apaisé mais vaincu les fragments de mes histoires. Je n'ai de mots pour mes lacunes ; je confie au vent le travail sulfureux du désespoir, aux caves le salpêtre de l'abandon, aux hautes poudres le pétardement de la tornade ! J'ai mille glaces multipliant la débâcle des lieux anciens. Les mots couvercles des cercueils, recouvrent-ils les cadavres du sens ? Le temps dénivelé, m'est une bulle sans emploi, un point vibrant : c'est l'inespéré non-demeure, le non-lieu d'un crime inavouable, le néant qui élude toute pénalité. Je l'habite sans corps : j'existe suspendu, tantôt dans la coupante continuité, tantôt dans les limbes de l'interstice. Tout me désigne et tout complotte en moi, comme une dénonciation des angles, aux recoins des organes.

Demeurer semble alors haute Trahison, lèse-majesté ! Un voyage, déjà consommé. J'ai l'horizon marin comme une corde pelucheuse autour du cou.

Vertical et nourri d'oubli, amant du jeûne, je me tiens sur la planche des pirates et le panneau des fosses.